

"L'observation des phénomènes sociaux n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, un pur procédé narratif. La sociologie doit faire plus que de décrire les faits, elle doit, en réalité, les constituer. D'abord, pas plus en sociologie qu'en aucune autre science, il n'existe de faits bruts que l'on pourrait pour ainsi dire photographier. Toute observation scientifique porte sur des phénomènes méthodiquement choisis et isolés des autres, c'est-à-dire abstraits." M. Mauss et P. Fauconnet : « La sociologie : objet et méthode » (1901) in M. Mauss : **Essais de sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1971 (p. 32)

"On voudrait que le physicien puisse dire nettement ce que l'on entend par les mots : électricité, magnétisme, pesanteur, molécule (...) Il est pourtant vain d'exiger pareilles définitions, qui, au vu de la nature du problème, ne peuvent être données. A un jeune garçon qui ignore ce qu'est un éléphant, on peut répondre que c'est un animal énorme, avec de longues oreilles et une longue trompe (...). Par analogie, il est tentant de croire qu'un scientifique puisse être capable d'expliquer en termes familiers les notions théoriques qu'il emploie. Mais ce n'est pas possible. Un physicien ne peut pas nous montrer une image de l'électricité comme il montre à son enfant une image de l'éléphant" R. Carnap : **Fondements philosophiques de la physique**, (1996), A. Colin, Paris, 1973, (p. 128)

"...en dépit de toutes les discussions à la Dilthey sur le caractère particulier des sciences humaines, les sciences sociales sont soumises aux règles qui valent pour les autres sciences : il s'agit de produire des systèmes explicatifs cohérents, des hypothèses et ou des propositions organisées en modèles parcimonieux capables de rendre compte d'un vaste nombre de faits observables empiriquement et susceptibles d'être réfutés par des modèles plus puissants, obéissants aux mêmes règles de cohérence logique, de systématisme et de réfutabilité empirique." P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 159)

« La plupart des difficultés que la sociologie rencontre résultent précisément du fait que l'on veut toujours qu'elle ne soit pas une science comme les autres. » P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 159)

"Toute théorie du social aura à faire face sur deux fronts. D'un côté, ceux qui ne conçoivent la science que de calcul et d'expérience, qui ne peuvent imaginer d'autres sciences que celle qu'ils connaissent déjà et proposent comme idéal scientifique un modèle tristement imité de la physique; ceux-là contesteront toujours aux sciences sociales leurs possibilités théoriques. De l'autre, ceux qui ne tiennent pas en grande estime les sciences physiques, les champions de la subjectivité, du relativisme, de l'herméneutique et de l'ineffable, qui loueront plus que de raison les sciences sociales pour ce qu'elles ne sont pas; ceux-là parleront de sciences, mais plutôt comme la continuation de la théologie par d'autres moyens."

A. Testart, **Essai d'épistémologie**, Bourgois, 1991, (p. 15)

« Nous nous exprimons trop souvent comme si le monde était découpable en secteurs sur chacun desquels s'exercerait tout naturellement une science appropriée : la physique sur les phénomènes du même non, la sociologie sur les « faits sociaux », etc. Mais le monde ne se laisse pas aussi facilement partager. Un objet aussi simple qu'une table ne se laisse ranger dans aucune science, en particulier parce qu'elle est objet d'étude pour toutes, pour la physique à l'évidence, pour la sociologie dans la mesure où elle est un produit social, pour la psychanalyse dans la mesure où elle peut être objet de fantasme. On en dirait de même de n'importe quel élément de ce monde, fut-ce le pendule de Galilée ou l'homme. Ce ne sont pas

les choses du monde qui se laissent ranger dans des tiroirs distincts, ce sont les opérations intellectuelles qu'on leur applique (...) Ce n'est pas la nature différente des choses, la qualité différente des événements qui suscite des sciences distinctes, c'est l'éclairage différent que chaque science porte sur les mêmes choses et les mêmes événements du monde. C'est la dimension d'étude que chacune privilégie, la problématique qu'elle développe. »

A. Testart, **Essai d'épistémologie**, Bourgois, 1991, (p. 95)

"L'opposition du XIXe siècle entre les sciences de la nature et les sciences historiques, comme la croyance à l'objectivité et à la précision absolue des sciences de la nature, sont aujourd'hui choses du passé."

H. Arendt : « Le concept d'histoire » (1956) in, **La crise de la culture**, Gallimard, Coll. Idées, 1972, (p. 67).

"Pour ce qui est, tout d'abord, des méthodes, il semble impossible d'introduire une opposition entre les sciences de l'homme et les sciences naturelles, ni du point de vue de l'expérimentation, ni de celui du calcul ou de la déduction." J. Piaget : **Logique et connaissance scientifique**, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1967, (p. 1131)

"Le raisonnement expérimental n'est donc pas un empirisme : il ne se contente pas de lire les faits; il retient et travaille les relations qui peuvent être théoriquement significatives." J.M. Berthelot, « Préface », in E. Durkheim, **Les règles de la méthode sociologique**, (1895), Flammarion, Coll. Champs, (p. 31)

"...il est permis de se demander si bien plus que dans leur difficulté à mesurer ou à expérimenter, ou encore dans le caractère toujours singulier de l'évènement historique, ce n'est pas dans l'impossibilité principielle de disjoindre radicalement jugements de faits et jugements de valeur, visées cognitive et visée normative, que s'enracine le destin singulier des sciences de l'esprit, qui doit leur interdire à jamais de s'identifier pleinement et exclusivement aux sciences exactes."

A. Caillé : "L'impossible objectivité ? Vérité et normativité dans les sciences sociales". **La revue du MAUSS**, n° 4, deuxième trimestre 1989, (p. 4)

"L'empiriste naïf ou le partisan de la logique inductive (...) pense que nous commençons par rassembler et ordonner nos expériences et gravissons de cette manière les échelons de la science, ou, pour employer le mode d'expression formel, il pense que si nous désirons construire une science, nous devons commencer par rassembler des énoncés "protocolaires". Pourtant, si l'on m'ordonnait : "Faites un rapport sur les expériences que vous êtes en train de faire", j'aurais du mal à obéir à cet ordre ambigu. Devrais-je rapporter que j'écris, que j'entends sonner une cloche, crier un vendeur de journaux, bourdonner un haut-parleur ou devrais-je peut-être rapporter que ces bruits m'irritent ? Et à supposer même que cet ordre puisse être exécuté, jamais la collection susceptible d'être formée de cette façon, aussi riche soit-elle, ne pourra constituer une science. Une science requiert des points de vue et des problèmes théoriques."

K. Popper : **La logique de la découverte scientifique**, (1934), Payot, 1973, (p. 106).

« Des observations et plus encore des énoncés d'observations et des énoncés de résultats d'observations sont toujours des interprétations de faits observés; ce sont des interprétations faites à la lumière de théories ».

K. Popper : **La logique de la découverte scientifique**, (1934), Payot, 1973

"Le développement scientifique dépend en partie d'un processus de changement qui n'est pas une simple croissance mais une révolution. Il y a de grandes révolutions comme celles qui sont associées aux noms de COPERNIC, de NEWTON, ou de DARWIN, mais la plupart sont beaucoup plus petites, comme la découverte de l'oxygène ou celle de la planète Uranus. Ce qui prélude ordinairement à ce type de changement, c'est, je crois, la prise de conscience d'une anomalie, d'un événement un d'un ensemble d'événements qui ne rentrent pas dans les cadres existant pour l'ordonnement des phénomènes."

Th. Kuhn : **La structure des révolutions scientifiques**, (1962), Flammarion, Coll. Champs, (p.21)

"...un champ scientifique authentique est un espace où des chercheurs s'accordent sur les terrains de désaccord et sur les instruments avec lesquels ils sont en mesure de résoudre ces désaccords, et sur rien d'autre."

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 152)

« L'abdication empiriste a pour elle toutes les apparences et toutes les approbations, parce que, en faisant l'économie de la construction, elle laisse au monde social tel qu'il est, à l'ordre établi, les opérations essentielles de la construction scientifique – choix du problème, élaboration des concepts et des catégories d'analyse – et qu'elle remplit ainsi, au moins par défaut, au titre de ratification de la doxa, une fonction foncièrement conservatrice. P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 214)

« Mais construire un objet scientifique, c'est, d'abord et avant tout, rompre avec le sens commun, c'est-à-dire avec des représentations partagées par tous, qu'il s'agisse des simples lieux communs de l'existence ordinaire ou des représentations officielles, souvent inscrites dans des institutions, donc à la fois dans l'objectivité des représentations sociales et dans les cerveaux. Le préconstruit est partout. »

P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 207)

« Il est vrai que la sociologie exerce un effet désenchanteur, mais le réalisme scientifique et politique qu'elle suppose et renforce évite de lutter là où il n'y a pas de liberté – ce qui est souvent un alibi de la mauvaise foi – de manière à occuper pleinement les lieux de véritable responsabilité. S'il est vrai que la sociologie, et peut-être plus particulièrement celle que je pratique, peut encourager le sociologisme comme soumission aux lois d'airain de la société (et cela même si son intention est exactement à l'opposé), je pense que l'alternative qu'établissait Marx entre l'utopisme et le sociologisme est assez trompeuse : il y a place, entre la résignation sociologiste et le volontarisme utopiste, pour un utopisme raisonné, c'est-à-dire un usage politiquement conscient et rationnel des limites de liberté accordées par une véritable connaissance des lois sociales et spécialement de leurs conditions historiques de validité. La tâche politique de la science sociale est de se dresser à la fois contre le volontarisme irresponsable et le scientisme fataliste, de travailler à définir un utopisme rationnel en usant de la connaissance du probable pour faire avenir le possible. » P. Bourdieu : **Réponses**, Seuil, 1992, (p. 169)

« S'il n'y a pas de moyen de juger une théorie autrement qu'en évaluant le nombre, la foi et la puissance vocale de ses partisans, alors la vérité se trouverait dans le pouvoir » I. Lakatos, in A. Chalmers : **Qu'est-ce que la science ?**, La découverte, 1987, (p. 140)

"La nécessité du pluralisme doctrinal ne relève pas seulement du refus de principe de la mise au pas du chercheur. Elle est aussi la condition la plus sûre de l'effort de scientificité pour la simple raison que rien ne vaut la controverse pour produire des falsifications ou pour contraindre les parties à s'y soumettre."

A. Bonnafous: **Le siècle des ténèbres de l'économie**, Economica, 1989, (p. 178)

« La pratique scientifique est une activité laborieuse qui met en jeu les actes et les méthodes au moyen desquels les hommes posent, examinent et résolvent les problèmes issus de leur volonté de structurer, par la voie de la pensée, un objet réel, afin d'aboutir à sa connaissance, à sa maîtrise et à sa transformation. »

R. di Ruzza : **Eléments d'épistémologie pour économistes**, PUG, 1988, (p. 17)

"Or quand on considère ce qu'ils disent vraiment, on voit que Marx, Walras et Keynes ont la même théorie de l'économie du capitalisme de marché. Simplement, chacun analyse plus que les autres certains aspects. Ces auteurs sont donc non seulement d'accord mais de plus complémentaires. Selon le problème posé, l'un ou l'autre en dit plus et est donc plus utile." S.C. Kolm : **Philosophie économique**, Seuil, 1986, (p. 166).

« L'épistémologie, au sens strict, est une étude critique faite a posteriori, axée sur la validité des sciences, considérées comme des réalités que l'on observe, décrit, analyse. »

M. Grawitz : **Méthodes des sciences sociales**, Dalloz, 9e édition, 1993

« Le caractère propre de la connaissance scientifique est de parvenir à une certaine objectivité, en ce sens que moyennant l'emploi de certaines méthodes, soit déductives (logico-mathématiques), soit expérimentales, il y a finalement accord entre tous les sujets sur un secteur donné de connaissance »

J. Piaget : **Logique et connaissance scientifique**, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1967, (p.14)

« Pas plus qu'aucune science, la sociologie ne spéculer sur de pures idées et ne se borne à enregistrer les faits. Elle tend à en donner un système rationnel. Elle cherche à déterminer leurs rapports de manière à les rendre intelligibles. »

M. Mauss et P. Fauconnet : « La sociologie : objet et méthode » (1901) in M. Mauss : **Essais de sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1971, (p. 35)

« La science ne commence pas par des énoncés d'observation parce qu'il faut une théorie avant tout énoncé d'observation, et les énoncés d'observation, parce qu'ils sont faillibles, ne constituent pas une base sûre sur laquelle la connaissance scientifique peut être fondée. Cependant je ne prétends pas en déduire que les énoncés d'observation ne jouent aucun rôle dans la science. Je n'exige pas l'élimination de tous les énoncés d'observation sous prétexte qu'ils sont faillibles. Je me suis contenté de démontrer que le rôle que l'inductiviste fait jouer aux énoncés d'observation dans la science est erroné. »

A.F. Chalmers : **Qu'est-ce que la science ?**, La découverte, 1987, (pp. 54-55)

« Il n'est pas de description qui soit vierge de théorie. Que vous vous efforciez de reconstituer des scènes historiques, d'enquêter sur le terrain auprès d'une tribu sauvage ou d'une communauté civilisée, d'analyser des statistiques, d'opérer des déductions à partir d'un monument archéologique ou d'une découverte préhistorique - chaque énoncé et chaque raisonnement doit passer par les mots, c'est-à-dire par les concepts. Chaque concept à son

tour est le fruit d'une théorie, qui décide que certains faits sont pertinents et d'autres accessoires, que certains facteurs orientent le cours des événements, et que d'autres sont des intermédiaires fortuits... »

B. Malinowski : **Une théorie scientifique de la culture** (1944), Seuil, Coll. Points, 1970, (p. 13)

« Cette problématique consistant à opposer les « faits » à la théorie existante, qu'elle soit celle des contestataires radicaux, de Baran et Sweezy, de Sismondi ou de l'école historique allemande, est caractéristique de l'empirisme.

L'opposition des faits à la théorie suppose que les faits possèdent en eux-mêmes le principe de leur connaissance et qu'ils peuvent être opposés directement au savoir intellectuel. L'erreur de cette problématique c'est d'opposer un savoir humain qui gît dans le cerveau à un savoir qui résiderait directement dans les faits eux-mêmes. »

S. Latouche : **Epistémologie et économie**, Anthropos, 1973, (p. 24)

« Tout ce que postule la sociologie, c'est simplement que les faits que l'on appelle sociaux sont dans la nature, c'est-à-dire sont soumis au principe de l'ordre et du déterminisme universels, par suite intelligible. Or cette hypothèse n'est pas le fruit de la spéculation métaphysique; elle résulte d'une généralisation qui semble tout à fait légitime. Successivement cette hypothèse, principe de toute science, a été étendue à tous les règnes, même à ceux qui semblaient le plus échapper à ses prises : il est donc rationnel de supposer que le règne social - s'il est un règne qui mérite d'être appelé ainsi - ne fait pas exception. Ce n'est pas au sociologue de démontrer que les phénomènes sociaux sont soumis à la loi : c'est aux adversaires de la sociologie à fournir la preuve contraire. Car, a priori, on doit admettre que ce qui s'est trouvé être vrai des faits physiques, biologiques et psychiques est vrai aussi des faits sociaux. »

M. Mauss et P. Fauconnet : « La sociologie : objet et méthode » (1901) in M. Mauss : **Essais de sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1971, (p. 7)

« ...la sociologie, comme toute science, bien que pour d'autres raisons, entraîne ce que M. Weber appelait un désenchantement du monde. La science dépouille la nature de ses charmes, de tout ce qui la rendait proche ou familière, de ce qui touchait notre sensibilité et nourrissait nos rêves. Elle nous révèle un univers, soumis à un déterminisme, rigoureux ou aléatoire, que les savants n'auront jamais fini de déchiffrer, univers qui ne ressemblera plus jamais au cosmos, pensé par les anciens, dont l'harmonie servait de modèle et de garant à l'ordre humain. »

R. Aron : **De la condition historique du sociologue**, Gallimard, 1971, (pp.47-48)

« Une science ne naît pas de la définition d'un objet, ni de la rencontre d'un objet, ni de l'imposition d'une méthode. Elle naît de la constitution d'un corps de concepts, avec leurs règles de production. De ce fait, le développement d'une science c'est la formation des concepts et des théories de cette science. »

M. Fichant : **Sur l'histoire des sciences**, Maspéro, 1969, (p.100)

« Le premier devoir de la sociologie est de regarder ce qui est caché, de dire ce qui est tu, de faire apparaître la faille d'un discours, la distance de la parole et de l'action. »

A. Touraine : **Pour la sociologie**, Seuil, Coll. Points, 1974, (p. 88)

« Les évènements sociaux constituent un tout. Ils forment un grand courant d'où la main ordonnatrice du chercheur extrait, de vive force, des faits économiques. Analyser un fait économique c'est déjà une abstraction, la première des nombreuses abstractions que les nécessités techniques imposent à notre pensée. »

J. A. Schumpeter : **Théorie de l'évolution économique**, Dalloz, 1983, (p. 1)

« Il est apparemment de bonne méthode de commencer par le réel et le concret, la supposition véritable; donc, dans l'économie, par la population qui est la base et le sujet de l'acte social de la production dans son ensemble. Toutefois, à y regarder de près, cette méthode est fautive. »

K. Marx : **Introduction générale à la critique de l'économie politique** (1857), Oeuvres, tome 1, La Pléiade, 1965, (p. 254)

« Le concret est le concret, parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi le concret apparaît dans la pensée comme le procès de la synthèse, comme le résultat, et non comme le point de départ, encore qu'il soit le véritable point de départ, et par suite le point de départ de l'intuition et de la représentation. »

K. Marx : **Introduction générale à la critique de l'économie politique** (1857), Oeuvres, tome 1, La Pléiade, 1965, (p. 255)

« ...l'analyse des formes économiques ne peut s'aider du microscope ou des réactifs fournis par la chimie; l'abstraction est la seule force qui puisse lui servir d'instrument. »  
K. Marx : **Le capital**, préface à la première édition (1867), Garnier-Flammarion, 1969, (p. 35)

« Tout jugement inspiré par une critique vraiment scientifique est pour moi le bienvenu. Vis-à-vis des préjugés de ce qu'on appelle l'opinion publique à laquelle je n'ai jamais fait de concessions, j'ai pour devise, après comme avant, la parole du grand Florentin : Segui il tuo corso, e lascia dir le genti ! »

K. Marx : **Le capital**, préface à la première édition (1867), Garnier-Flammarion, 1969, (p. 38)

« Face au réel, ce qu'on croit savoir offusque ce qu'on devrait savoir. Quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés. Accéder à la science, c'est, spirituellement rajeunir, c'est accepter une mutation brusque qui doit contredire un passé. »

G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 14)

« La science dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du

véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. »

G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 14)

« Dans la formation de l'esprit scientifique, le premier obstacle, c'est l'expérience première, c'est l'expérience placée avant et au dessus de la critique qui, elle, est nécessairement un élément intégrant de l'esprit scientifique. Puisque la critique n'a pas opéré explicitement, l'expérience première ne peut, en aucun cas, être un appui sûr. Nous donnerons de nombreuses preuves de la fragilité des connaissances premières, mais nous tenons tout de suite à nous opposer nettement à cette philosophie facile qui s'appuie sur un sensualisme plus ou moins franc, plus ou moins romancé, et qui prétend recevoir directement ses leçons d'un donné clair, net, sûr, constant, toujours offert à un esprit toujours ouvert. »  
G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 23)

« ...l'esprit scientifique doit se former contre la Nature, contre ce qui est, en nous et hors du nous, l'impulsion et l'instruction de la Nature, contre l'enchaînement naturel, contre le fait coloré et divers. L'esprit scientifique doit se former en se réformant. »  
G. Bachelard : **La formation de l'esprit scientifique** (1938), Vrin, 1983 (p. 23)

"Il n'y a pas de connaissance par juxtaposition. Il faut toujours qu'une connaissance ait une valeur d'organisation ou plus exactement de réorganisation. S'instruire c'est prendre conscience de la valeur de division des cellules du savoir."

G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 65)

« Le doute universel pulvériserait irrémédiablement le donné en une masse de faits hétéroclites. Il ne correspond à aucune instance réelle de la recherche scientifique. La recherche scientifique réclame, au lieu de la parade du doute universel, la constitution d'une problématique. Elle prend son départ réel dans un problème, ce problème fut-il mal posé. »  
G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 51)

« Au lieu d'être une impasse comme le proclame l'ancienne psychologie, l'abstraction est un carrefour d'avenues. »

G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 22)

« En résumé, pas de rationalité à vide, pas d'empirisme décousu, voilà les deux obligations philosophiques qui fondent l'étroite et précise synthèse de la théorie et de l'expérience dans la physique contemporaine. »

G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 3)

« Ainsi la science n'est pas le pléonasme de l'expérience. Ses concepts ne sont nullement les concepts d'un empirisme par principe attaché aux objets séparés présentés par l'aperception. Nous aurons à revenir, pour les caractériser philosophiquement, sur les inter-concepts qui forment la contexture d'une science particulière. Pour l'instant, il suffit de noter le travail d'extension des notions en dessous des apparences immédiates, par l'action d'une essentielle réflexion qui critique sans cesse les idées premières. En somme l'empirisme commence par l'enregistrement des faits évidents, la science dénonce ces évidences pour découvrir les lois cachées. Il n'y a de science que de ce qui est caché. »  
G. Bachelard : **Le rationalisme appliqué**, (1949), PUF, 1970, (p. 38)

« L'empiricité libérale convient très bien aux gens qui, à la faveur de leur position sociale, sont arrivés à connaître, non sans quelque autorité, des « cas d'espèce ». Les juges, les assistantes sociales, les aliénistes, les enseignants et les réformateurs au petit pied pensent toujours les « situations ». Ils vivent avec des œillères, et leur profession les rend inaptés à voir autre chose que des « cas d'espèce ». Leur expérience, et les points de vue d'où ils jugent la société, sont par trop identiques, par trop homogènes, pour laisser place à une émulation intellectuelle et à un esprit de polémique qui permettraient de construire la totalité. L'empiricité libérale est une sociologie des milieux à tendance moralisatrice. »  
W. Mills : **L'imagination sociologique**, Maspéro, Coll. PCM, 1967

« ...l'absence de théorie, d'analyse théorique de la réalité, que couvre le langage d'appareil, enfante des monstres. (...) Je ne suis pas assez naïf pour penser que l'existence d'une analyse rigoureuse et complexe de la réalité sociale suffise à mettre à l'abri de toutes les formes de déviations terroristes ou totalitaires. Mais je suis certain que l'absence d'une telle analyse laisse le champ libre. C'est pourquoi, contre l'antiscientisme qui est dans l'air du temps et dont les nouveaux idéologues ont fait leurs choux gras, je défends la science et même la théorie lorsqu'elle a pour effet de procurer une meilleure compréhension du monde social. On n'a pas à choisir entre l'obscurantisme et le scientisme. »  
P. Bourdieu : Interview à Libération (3 et 4 novembre 1979), repris dans **Question de sociologie**, Edition de Minuit, 1980

« ...nous avons cessé de croire que les sciences puissent elles-mêmes se passer de controverses. Des penseurs tels que Bachelard et Popper nous ont même invités à voir dans la possibilité permanente de la remise en cause et le pluralisme critique des traits essentiels de l'activité scientifique. Mais si les sciences avancent par « rectification des concepts » ou par « élimination de l'erreur », il n'en reste pas moins qu'elles « avancent ». »

A. Boyer : **Introduction à la lecture de Karl Popper**, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1994, (page 177)

« ...la familiarité avec l'univers social constitue pour le sociologue l'obstacle épistémologique par excellence, parce qu'elle produit continûment des conceptions ou des systématisations fictives en même temps que les conditions de leur crédibilité. Le sociologue n'en a jamais fini avec la sociologie spontanée et il doit s'imposer une polémique incessante contre les évidences aveuglantes qui procurent à trop bon compte l'illusion du savoir immédiat et de sa richesse indépassable. »

P. Bourdieu, J. C. Passeron, J.C. Chamboredon : **Le métier de sociologue** (1968), 3ème édition 1980, (p. 27)

« Il ne résulte donc pas du fait que l'homme soit capable de désirs, d'anticipations ou de calculs, que la sociologie doive parler un langage typiquement différent de ce lui des sciences de la nature. (...) la sociologie est, comme toute science, amenée à utiliser un langage dont le vocabulaire de base est constitué par des variables et dont la syntaxe consiste à définir des relations entre ces variables. »

R. Boudon : **Les méthodes en sociologie**, PUF, Coll. QSJ, 5ème éd., 1980, (pp. 23-24)

« L'épistémologie contemporaine ne connaît ni les sciences inductives, ni les sciences déductives. Elle n'admet pas la distinction, fondée sur des caractères intrinsèques, des jugements scientifiques hypothétiques et des jugements scientifiques catégoriques. Elle ne connaît que des sciences hypothético-déductives. En ce sens, il n'y a pas de différence essentielle entre la géométrie – science de la nature (Comte, Einstein) et la physique

mathématique. Il n'y a pas non plus de coupure entre la raison et l'expérience : il faut la raison pour faire une expérience et il faut l'expérience pour se faire une raison. La raison apparaît non pas comme un décalogue de principes mais comme une norme de systématisation, capable d'arracher la pensée à son sommeil dogmatique. Donc on admettra :

Contre l'empirisme : qu'il n'y a pas à proprement parler de méthode inductive. Ce qui est induction, c'est-à-dire invention d'hypothèses dans la science expérimentale, est le signe le plus net de l'insuffisance de la méthode à expliquer le progrès du savoir. Contre le positivisme : qu'il n'y a pas une différence de certitude relativement aux lois et aux théories explicatives. Pas de fait qui ne soit pénétré de théorie, pas de loi qui ne soit de l'hypothèse momentanément stabilisée, donc la recherche des rapports de structure est aussi légitime que la recherche des rapports de succession ou de similitude. »

G. Canguilhem : *Leçon sur la méthode*, cité par P. Bourdieu, J. C. Passeron, J.C. Chamboredon : **Le métier de sociologue** (1968), 3ème édition 1980, (p. 168)

« On peut adopter provisoirement la distinction de Dilthey et Windelband : d'un côté, il y a les sciences nomographiques qui se donnent pour but d'établir des lois ou des types, et de l'autre les sciences idiographiques, qui s'intéressent à l'individuel ; la physique ou l'économie sont nomographiques et l'histoire est idiographique (quant à la sociologie, elle ne sait pas trop ce qu'elle est ; elle sait qu'il y a une place à prendre pour une nomographie de l'homme et elle voudrait être celle-ci ; mais souvent, sous le pavillon de la sociologie, on écrit ce qui est en réalité une histoire de la civilisation contemporaine, et ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on fait de plus mal). »

P. Veynes : **Comment on écrit l'histoire** (1971), Seuil, Coll. Points, 1996 (p. 19)

« Mais la sociologie s'entête à être autre chose que l'histoire. Le résultat de cette ambition est que la sociologie n'a plus rien à dire ; aussi bien parle-t-elle à vide ou parle-t-elle d'autre chose. Somme toute, les livres qui se publient au titre de la sociologie peuvent être rangés sous trois chefs : une philosophie politique qui ne s'avoue pas, une histoire des civilisations contemporaines et enfin un genre littéraire séduisant, dont les cadres sociaux de la mémoire de Halbwachs sont peut-être le chef d'œuvre et qui a pris inconsciemment la succession des moralistes et tractatistes des XVIe-XVIIIe siècles ; la sociologie générale entre presque tout entière sous ce troisième chef. Pour le premier chef, la sociologie permet d'exposer, comme étant la science même, des opinions avancées ou conservatrices sur la politique, l'enseignement ou le rôle de la canaille dans les révolutions ; elle est alors philosophie politique. En revanche, et c'est le second chef, si un sociologue fait une étude statistique de la population étudiante de Nanterre et en tire une explication en compréhension de la révolte universitaire de mai 1968, il fait de l'histoire contemporaine, et les historiens futurs auront à tenir compte de son travail et à étudier son interprétation ; aussi demandons nous humblement pardon à ce sociologue du mal que nous semblons dire de la sociologie et le supplions de considérer que nous contestons le pavillon et non la marchandise. »

P. Veynes : **Comment on écrit l'histoire** (1971), Seuil, Coll. Points, 1996 (p. 357)

« ...récapitulons très didactiquement les trois degrés du savoir. La formule de Newton explique les lois de Kepler qui expliquent les mouvements des planètes ; la pathologie microbienne explique la rage ; le poids de l'impôt explique l'impopularité de Louis XIV. Dans les deux premiers cas, nous avons des explications scientifiques et, dans le troisième, une description et de la compréhension. Les deux premiers ont exigé des découvertes et le troisième est enfant de Mémoire. Les deux premiers permettent des déductions ou des prévisions et des interventions, le troisième est affaire de prudence (il n'est de politique que

de l'entendement). A la première catégorie correspondent des concepts très abstraits, « travail » ou « attraction » ; à la seconde, des concepts scientifiques issus du sens commun (...). A la troisième correspondent des concepts sublunaires. Cette troisième explication, c'est l'histoire ; quant à la sociologie, qui n'est ni la première ni la seconde, elle ne peut être que de l'histoire ou une paraphrase de l'histoire. »

P. Veynes : **Comment on écrit l'histoire** (1971), Seuil, Coll. Points, 1996 (p. 357-358)

"La connaissance scientifique de ce qui relève de l'expérience consiste toujours à construire des schémas ou modèles abstraits de cette expérience, et à exploiter, au moyen de la logique et des mathématiques, les relations entre les éléments abstraits de ces modèles, de façon à en déduire des propriétés correspondant avec suffisamment de précision à des propriétés empiriques directement observables"

G.G. Granger : **La science et les sciences**, PUF, Coll. QSJ, 1993, (p.70)

« La science est un effort vers toujours plus de lucidité. Il s'agit de créer dans notre esprit une représentation de la réalité qui nous entoure et de confronter les conséquences du « modèle » du monde ainsi élaboré avec les observations que nous pouvons effectuer. La construction, jamais achevée, de ce modèle suppose l'usage d'outils qui ne sont pas des pelles, des pioches ou des truelles, mais des concepts. »

Albert Jacquard : **L'équation du nénuphar**, Calmann-Levy, 1998, (p. 61)

« Pour le savant, la connaissance sort de l'ignorance comme la lumière sort des ténèbres. Le savant ne voit pas que l'ignorance est un tissu d'erreurs positives, tenaces, solidaires. Il ne se rend pas compte que les ténèbres spirituelles ont une structure et que, dans ces conditions, toute expérience objective correcte doit toujours déterminer la correction d'une erreur subjective. Mais on ne détruit pas les erreurs une à une facilement. Elles sont coordonnées. L'esprit scientifique ne peut se constituer qu'en détruisant l'esprit non scientifique. Trop souvent le savant se confie à une pédagogie fractionnée alors que l'esprit scientifique devrait viser à une réforme subjective totale. »

G. Bachelard: **La philosophie du non** (1940), PUF, Coll. Quadrige, 2002, (p. 8)

« En somme la science instruit la raison. La raison doit obéir à la science, à la science la plus évoluée, à la science évolutive. La raison n'a pas le droit de majorer une expérience immédiate ; elle doit au contraire se mettre en équilibre avec l'expérience la plus richement structurée. En toute circonstance, l'immédiat doit céder le pas au construit. »

G. Bachelard : **La philosophie du non** (1940), PUF, Coll. Quadrige, 2002, (p. 144)

« Deux hommes, s'ils veulent s'entendre vraiment, ont dû d'abord se contredire. La vérité est fille de la discussion, non pas fille de la sympathie. »

G. Bachelard : **La philosophie du non** (1940), PUF, Coll. Quadrige, 2002, (p. 134)

« Il ne s'agit pas de récuser les vertus de la polémique scientifique. Celle-ci a toujours eu, jusqu'en ses formes les plus virulentes et les plus personnalisées, des fonctions de clarification théorique que les consensus de politesse, multipliés aujourd'hui par la vie de colloque, ont noyé dans cet esperanto diplomatique où l'intervenant commence par affirmer qu'il prolonge la pensée de l'interlocuteur avant de s'y opposer dans la phrase suivante. C'est, on le sait, dans les phrases batailleuses échangées entre coperniciens ou galiléens et aristotéliens au XVIIe siècle, entre cartésiens et newtoniens au XVIIIe, dans les polémiques ouvertes entre école rivales au XIXe, entre mathématiciens « formalistes » et « intuitionnistes » au XXe, que ce sont précisées et stabilisées, parfois persiflage et humour à l'appui, certaines des formulations

décisives de l'histoire des mathématiques et de la physique. L'histoire des sciences obéit à une autre morale qu'à celle de la civilité puérile et honnête. »

J.C. Passeron (1991/2006), **Le raisonnement sociologique. Un espace non popperien de l'argumentation**, Albin Michel, Coll. L'évolution de l'humanité, (p. 236)

« Bien entendu, aucun anthropologue ne saurait comprendre tous les aspects de la vie d'une société locale à l'aide de ses propres outils d'analyse. Si l'économie de celle-ci repose sur la production et la vente d'une culture commerciale – le café par exemple –, il faut qu'il apprenne au moins comment évoluent les prix de ce produit sur le marché mondial où il s'écoule. Mais cette nécessaire coopération interdisciplinaire n'invalide pas pour autant la légitimité de l'approche spécifique de l'anthropologue, de celui qui s'immerge des années durant dans la vie d'une société locale pour tenter de comprendre les façons de penser et d'agir de ses membres, la nature de leurs rapports sociaux, les représentations qu'ils se font de ces rapports et de leurs places au sein de ces rapports. Tout cela le sociologue peut, certes, lui aussi l'étudier, mais, comme nous le verrons, les anthropologues le font d'une façon différente de celle des sociologues – et plus différente encore de celle des économistes même si, d'une certaine manière, toutes ces approches se complètent les unes les autres. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (pp. 27-28)

« On connaît l'argument, que l'on retrouve ici et là dans tous les groupes humains qui mènent des luttes identitaires et qui, asséné avec plus ou moins de violence verbale, sème le doute et suscite un sentiment de culpabilité chez ceux qui, n'appartenant pas à ces sociétés, sont enclins à se mettre en question : seules les femmes peuvent comprendre les femmes et en parler ; seules les femmes noires peuvent comprendre les femmes noires et en parler ; seules les femmes noires brésiliennes peuvent parler des femmes noires brésiliennes. Cette série d'exclusion peut se décliner à l'infini dans n'importe quel domaine de la vie sociale où existent des rapports de domination et d'exclusion entre des groupes sociaux et des individus du fait de l'appartenance des uns et des autres à telle caste, à telle ethnie, à telle religion, à tel sexe ou à telle couleur de peau.

Mais le repli identitaire de chacun sur soi et la production de discours solipsistes, incantatoires et souvent arrogants vont à l'encontre du but poursuivi. Si personne ne peut comprendre les autres et être compris d'eux, comment espérer changer les rapports que lui font subir ces « autres » ? Par la seule violence qui ne pourra alors se contenter d'être verbale ? Si aucun dialogue n'est possible, aucune lutte en commun avec d'autres groupes sociaux affrontant d'autres types de discrimination et d'humiliation n'est possible non plus. Une telle attitude, la revendication d'être le (ou la) seul(e) à pouvoir parler de soi-même, non seulement, comme l'a montré Stuart Hall à propos de la lutte des Noirs en Grande Bretagne, à une impasse dans la pratique, mais elle constitue un déni non fondé, parfaitement arbitraire, de la possibilité qu'existe (et qu'aurait jamais existé) quelque chose comme des « sciences » sociales – même s'il va de soi que la scientificité de ces sciences reste limitée. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (pp. 30-31)

« Déconstruire les discours et les résultats des sciences sociales, oui. Leur dénier tout caractère scientifique, non. Affirmer l'existence de noyaux de connaissance rationnelle, produits par des recherches conscientes de leurs démarches et de leurs limites, oui. Déconstruire l'anthropologie et les autres sciences sociales pour les reconstruire à un niveau de rigueur et d'efficacité analytique plus grand qu'auparavant, oui. C'est l'attitude que les chercheurs doivent avoir face aux enjeux conflictuels, aux contradictions, à la complexité du monde globalisé dans lequel nous exerçons désormais notre métier. Déconstruire les sciences sociales pour les dissoudre dans un discours narcissique, se délectant dans le refus de

théoriser, dans l'ironie, l'incohérence et l'inachevé volontairement recherchés, au prétexte que théoriser reviendrait à prétendre posséder une autorité qui n'existe pas et l'imposer aux autres à l'aide de quelque procédé rhétorique, ce n'est pas convenable lorsqu'on a choisi d'exercer des métiers de connaissance. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (p. 31)

« Dans le monde tel qu'il s'est reconfiguré après la disparition des empires coloniaux et de l'Empire soviétique, dans un monde globalisé sur le plan économique mais divisé d'un point de vue politique, près de 200 Etats-nations, anciens ou nouveaux, de puissances très inégales et qui recèlent en eux des milliers de sociétés locales rarement disposées à renoncer à leurs identités et souvent en conflit entre elles, il est plus que jamais nécessaire de faire appel aux connaissances qu'ont produites (et que continueront à produire) les sciences sociales. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (p. 46)

« L'anthropologie est un fragment et un aspect du développement d'une connaissance rationnelle des autres et de soi exercée librement par des individus qui n'acceptent pas ou n'acceptent plus que leur pensée et leur travail soient soumis d'avance à ce que leur permettrait de voir et de dire des puissances temporelles ou divines. Comprendre les croyances des autres sans être obligé de les partager, les respecter sans s'interdire de les critiquer, et reconnaître que chez les autres et grâce aux autres on peut mieux se connaître soi-même : tel est le noyau scientifique, mais aussi éthique et politique, de l'anthropologie d'hier et de demain. »

M. Godelier (2007), **Au fondement des sociétés humaines**, Albin Michel (pp. 63-64)

« L'étude théorique d'un phénomène réel a ceci de frustrant qu'elle procède toujours d'hypothèses qui apparaissent éminemment simplificatrices, en désaccord d'emblée avec la réalité. Les théoriciens n'ont pas le sens pratique, ils élucubrent dit-on ; en partant d'hypothèses simples, pour ne pas dire simplistes, ils parviennent en, effet à présenter des résultats compliqués. De telles affirmations sont superficielles. Il n'y a pas de science sans hypothèses, comme il n'y a pas de faits sans théorie. Les études qui apparaissent les plus concrètes connaissent la même difficulté, mais les conditions de leur validité restent trop fréquemment implicites. Ce qu'au contraire on exige d'un raisonnement théorique, c'est qu'il explicite ses hypothèses. Cette exigence le rend plus vulnérable à la critique de « réalité » (ou de réalisme). En outre une théorie ne peut prétendre à l'universalité : elle prend racine dans un moment de l'histoire, dans le monde qu'observe le théoricien et qu'il cherche à réduire au moyen d'hypothèses, car il sait l'impossibilité de rendre compte de toutes ses dimensions. »

Jean-Paul Fitoussi, Jacques Le Cacheux : *Une théorie des années quatre vingt*, Observations et diagnostics économiques, **Revue de l'OFCE**, n° 29, octobre 1989

« Un calme despotique est le triomphe de l'erreur. Dans la République des Sciences, la sédition et même l'anarchie sont dans le long terme favorables au plus grand bonheur du plus grand nombre »

W. S. Jevons : *The Theory of Political Economy*, Cité par M. Husson « *L'épaisseur du trait. A propos d'une décomposition du non-emploi* », **La revue de l'IREES**, n° 34, 2000-3 (page 3)

La sociologie « s'oppose aux prudences de la bienséance académique qui inclinent à la retraite vers les objets éprouvés, mais elle s'oppose tout autant aux fausses audaces de l'essayisme ou aux imprudences arrogantes du prophétisme. Ecartant l'alternative dans laquelle s'enferment ceux qui veulent avoir tort avec Sartre plutôt que raison avec Aron, ou

l'inverse, celle de l'humanisme décisive que l'on tient pour générosité et de l'indifférence désenchantée qui se veut lucidité, elle vise à soumettre l'actualité, autant que c'est possible, aux exigences ordinaires de la connaissance scientifique ».

P. Bourdieu : *La science et l'actualité*, **Actes de la recherche en sciences sociales**, Mars 1986, n° 61, pp. 2-3

« On ne peut songer à soumettre l'actualité à l'analyse scientifique si l'on n'a pas rompu avec l'illusion de tout comprendre d'emblée qui définit le rapport ordinaire à cette donnée immédiate de l'expérience sociale. La rupture réside dans le fait de constituer comme faisant question ce qui paraît hors de question, évidence, de cette évidence qui s'impose à l'indignation éthique, à la sympathie militante ou à la conviction rationnelle. La distance sociale et mentale, entre le débat public et la problématique scientifique est en ce cas si grande que c'est la rupture inaugurale qui est exposée à faire figure de prise de position inspirée par le préjugé. »

P. Bourdieu : *La science et l'actualité*, **Actes de la recherche en sciences sociales**, mars 1986, n° 61, pp. 2-3

« ... cette dangereuse illusion qui se figure qu'il est possible de parvenir à des normes pratiques ayant une validité scientifique à la faveur d'une synthèse ou d'une moyenne de plusieurs points de vue partisans. En effet, une pareille illusion, parce qu'elle se plaît à masquer ses propres étalons de valeur sous le couvert du relativisme, est beaucoup plus nuisible à l'impartialité de la recherche que la vieille croyance naïve des partis en la possibilité de démontrer scientifiquement leurs dogmes. Devenir capables de faire la distinction entre connaître et porter un jugement et accomplir notre devoir de savant qui consiste à voir la vérité des faits aussi bien qu'à défendre nos propres idéaux, voilà tout ce à quoi nous désirons nous habituer à nouveau avec plus de fermeté »

M. Weber : « *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales* » (1904) in **Essais sur la théorie de la science**, Plon, Coll. Pocket-Agora, 1992, (p. 129)

"Nous pouvons nous contenter de rappeler que les discours les plus simples ont le meilleur écho dans l'espace démocratique, alors que les spécialistes des sciences humaines ont tous en commun de souligner - justement - que, les phénomènes sociaux étant complexes, les interprétations n'en peuvent être que complexes et nuancées. Cela peut nous rendre inaudibles en dehors du monde des chercheurs. (...) Nous ne devons pas pour autant renoncer à nos analyses complexes ; elles sont par nature différentes des discours publics, mais elles sont plus vraies, parce que les relations entre les hommes sont effectivement complexes. Notre rôle consiste à rechercher, à travers cette complexité reconnue, des vérités partielles et provisoires. (...) il faut accepter - ou même revendiquer - la distance, y compris de vocabulaire, entre l'expérience sociale et les analyses qu'en proposent les spécialistes des sciences humaines, même si cela ne justifie pas pour autant le jargon inutile destiné aux seuls collègues. Il est normal que le discours des sciences sociales, outre son objectif de vérité, se donne aussi pour ambition d'être compris par tous les membres de la société démocratique. Mais, par sa nature même, il est inévitable qu'il ne soit que partiellement ou difficilement entendu."

D. Schnapper : "*L'échec du modèle républicain ? Réflexion d'une sociologue*", **Annales HSS**, juillet-août 2006, n° 4 (pp. 795-796)

« Il est devenu banal de dire que les faits et les théories économiques sont très dépendants les uns des autres. D'un côté, les faits ont souvent besoin d'un recul théorique pour être interprétés, voir même pour être construits. Il faut se méfier des « mesures sans théories » comme l'écrivait Tjalling C. Koopmans dans un célèbre article publié en 1947 par *The Review*

*of Economics and Statistics* pour critiquer les travaux fondateurs d'Arthur Burns et Wesley Mitchell sur les propriétés des cycles macroéconomiques. D'un autre côté, les faits posent des problèmes toujours nouveaux aux théories. Elles y puisent de nouvelles questions qui sont autant de défis à surmonter. Surtout, les faits constituent une source d'invalidation des prédictions de l'analyse théorique. Si la théorie a le pouvoir de construire les faits, les faits ont celui de construire les théories. »

Y. L'Horty : « *Marché du travail et théories du chômage* », **Les Cahiers Français**, n° 345, juillet-août 2008 (p. 87)

« Les économistes du XVIIIe siècle, par exemple, commencent toujours par une totalité vivante : population, nation, État, plusieurs États ; mais ils finissent toujours par dégager par l'analyse quelques rapports généraux abstraits déterminants tels que la division du travail, l'argent, la valeur, etc. Dès que ces facteurs isolés ont été plus ou moins fixés et abstraits, les systèmes économiques ont commencé, qui partent des notions simples telles que travail, division du travail, besoin, valeur d'échange, pour s'élever jusqu'à l'État, les échanges entre nations et le marché mondial. Cette dernière méthode est manifestement la méthode scientifique correcte. Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi il apparaît dans la pensée comme procès de synthèse, comme résultat, non comme point de départ, bien qu'il soit le véritable point de départ et par la suite également le point de départ de la vue immédiate et de la représentation. La première démarche a réduit la plénitude de la représentation à une détermination abstraite ; avec la seconde, les déterminations abstraites conduisent à la reproduction du concret par la voie de la pensée. C'est pourquoi Hegel est tombé dans l'illusion de concevoir le réel comme le résultat de la pensée, qui se concentre en elle-même, s'approfondit en elle-même, se meut par elle-même, alors que la méthode qui consiste à s'élever de l'abstrait au concret n'est pour la pensée que la manière de s'approprier le concret, de le reproduire sous la forme d'un concret pensé. Mais ce n'est nullement là le procès de la genèse du concret lui-même. Par exemple, la catégorie économique la plus simple, mettons la valeur d'échange, suppose la population, une population produisant dans des conditions déterminées ; elle suppose aussi un certain genre de famille, ou de commune, ou d'État, etc. Elle ne peut jamais exister autrement que sous la forme de relation unilatérale et abstraite d'un tout concret, vivant, déjà donné. Comme catégorie, par contre, la valeur d'échange mène une existence antédiluvienne. Pour la conscience - et la conscience philosophique est ainsi faite que pour la pensée qui conçoit constitue l'homme réel et, par la suite, le monde n'apparaît comme réel qu'une fois conçu - pour la conscience, donc, le mouvement des catégories apparaît comme l'acte de production réel - qui reçoit une simple impulsion du dehors et on le regrette - dont le résultat est le monde ; et ceci (mais c'est encore là une tautologie) est exact dans la mesure où la totalité concrète en tant que totalité pensée, en tant que représentation mentale du concret, est en fait un produit de la pensée, de la conception ; il n'est par contre nullement le produit du concept qui s'engendrerait lui-même, qui penserait en dehors et au-dessus de la vue immédiate et de la représentation, mais un produit de l'élaboration de concepts à partir de la vue immédiate et de la représentation. Le tout, tel qu'il apparaît dans l'esprit comme une totalité pensée, est un produit du cerveau pensant, qui s'approprie le monde de la seule façon qu'il lui soit possible, d'une façon qui diffère de l'appropriation de ce monde par l'art, la religion, l'esprit pratique. Après comme avant, le sujet réel subsiste dans son indépendance en dehors de l'esprit ; et cela aussi longtemps que l'esprit a une activité purement spéculative, purement théorique. Par conséquent, dans l'emploi de la méthode

théorique aussi, il faut que le sujet, la société, reste constamment présent à l'esprit comme donnée première.

Karl Marx (1859), **Contribution à la critique de l'économie politique**, Editions sociales, 1972, pp. 149-150.

[http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx\\_karl/contribution\\_critique\\_eco\\_pol/critique\\_eco\\_pol.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/contribution_critique_eco_pol/critique_eco_pol.pdf)

« Personne n'a jamais cru que l'activité scientifique est miraculeusement protégée des passions, des intérêts et des conflits de pouvoir qui traversent ceux qui la font comme ils traversent la société où elle est immergée. Mais, comme l'explique encore Bouveresse, « la question intéressante [...] est de savoir comment des motivations personnelles égoïstes et agressives, des conjectures « sauvages » et des inventions sans fondement peuvent, par le biais du contrôle intersubjectif sévère qui s'exerce à l'intérieur de la communauté scientifique aboutit à une acquisition ou à un progrès de la connaissance objective, et dans quelle mesure elles le peuvent ». C'est à cette question que Bourdieu, par exemple, s'est affronté dans quelques-uns de ses derniers livres : « Comprendre, sans faire appel à une forme quelconque de transcendance, que le [champ scientifique] est un lieu où se produisent des vérités transhistoriques ». »

Jean-Jacques Rosat (2009), *Préface*, in Paul Boghossian (2006/2009), **La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance**, Agone (p. XXI) [La citation de Bouveresse est extraite d'un article intitulé *L'objectivité, la connaissance et le pouvoir* (2001) ; la citation de Bourdieu est extraite de **Science de la science et réflexivité**]

« Une théorie de la connaissance doit faire sa place à la distinction entre un énoncé vrai et un énoncé tenu pour vrai : une distinction inscrite dans tout usage du mot « vrai », donc indépendante de tout système épistémique historique, et qui doit être admise par chacun d'eux s'il veut être épistémique, c'est-à-dire un système de connaissances et pas seulement de croyances. Nous voulons pouvoir dire : « Même si les dreyfusards avaient perdu la bataille politique et si la culpabilité de Dreyfus avait été universellement admise ; il n'en resterait pas moins vrai qu'il était innocent ». Quelqu'un qui n'accepterait pas cette phrase et qui récuserait la différence entre la « vérité officielle » (ce qui est cru vrai) et la vérité tout court (ce qui est vrai) ne maîtriserait pas le concept de vérité : il ne saurait pas ce que « vérité » veut dire. Objecter ici que la phrase « Dreyfus n'étais pas coupable » est vraie relativement à un certain régime de vérité – en l'occurrence un certain mode d'administration de la preuve en matière judiciaire qui autorise entre autres l'examen de documents écrits (le bordereau qui se révèle être un faux) comme pièce à conviction – est parfaitement hors sujet ici. Si Dreyfus avait été soumis au régime de l'ordalie (jugement par l'épreuve du feu ou de l'eau) et si, dans ce système, il avait été déclaré coupable, il n'en serait pas moins resté innocent. Car être innocent ici, ce n'est pas être déclaré non coupable, c'est n'avoir effectivement pas trahi.

Jean-Jacques Rosat (2009), Annexe III Sur Foucault et la vérité, in Paul Boghossian (2006/2009), **La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance**, Agone (p. 175)

« La vision bachelardienne du travail scientifique, que j'ai résumée dans la formule, le fait scientifique est conquis, construit, constaté, doit être élargie et complétée. On pense tacitement que la construction doit être validée par l'expérience, dans un rapport entre l'expérimentateur et son objet. En fait, le processus de validation de la connaissance comme légitimation (assurant le monopole de l'opinion scientifique légitime) concerne le rapport entre le sujet et l'objet, mais aussi le rapport entre les sujets et surtout les rapports entre les sujets à propos de l'objet (...). Le fait est conquis, construit, constaté dans et par la communication dialectique entre les sujets, c'est-à-dire à travers le processus de vérification,

de production collective de la vérité, dans et par la négociation, la transaction et aussi l'homologation, ratification par le consensus explicitement exprimé (et non pas seulement dans la dialectique entre l'hypothèse et l'expérience). Le fait ne devient un fait scientifique que s'il est reconnu »

Pierre Bourdieu, **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, 2001, (pp. 143-144)

« Chaque discipline (comme champ) est définie par un *nomos* particulier, un principe de vision et de division, un principe de construction de la réalité objective irréductible à celui d'une autre discipline - selon la formule de Saussure : "le point de vue crée l'objet". »

P. Bourdieu, **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, 2001, (p. 103)

« C'est parce que le champ scientifique est, par certains côtés, un champ comme les autres mais qui obéit à une logique spécifique, que l'on peut comprendre, sans faire appel à une forme quelconque de transcendance, qu'il est un lieu historique où se produisent des vérités transhistoriques. La première, et sans doute la plus fondamentale, des propriétés singulières du champ scientifique est, comme on l'a vu, sa fermeture (plus ou moins totale) qui fait que chaque chercheur tend à n'avoir pas d'autre récepteurs que les chercheurs les plus aptes à le comprendre mais aussi à le critiquer voire à le réfuter et à le démentir. La seconde, qui donne sa forme particulière à l'effet de censure impliqué dans cette fermeture, est le fait que la lutte scientifique, à la différence de la lutte artistique, a pour enjeu le monopole de la représentation scientifiquement légitime du « réel » et que les chercheurs, dans leur confrontation, acceptent tacitement l'arbitrage du « réel » (tel qu'il peut être produit par l'équipement théorique et expérimental effectivement disponible au moment considéré). Tout se passe comme si, adoptant une attitude proche de ce que les phénoménologues appellent « l'attitude naturelle », les chercheurs s'accordaient tacitement sur le projet de donner une représentation réaliste du réel; ou, plus précisément, acceptaient tacitement l'existence d'une réalité objective par le fait de se donner le projet de chercher et de dire la vérité du monde et d'accepter d'être critiqués, contredits, réfutés au nom d'une référence au réel, ainsi constitué en arbitre de la recherche. »

P. Bourdieu, **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, 2001, (p. 136-137)

« Il est fondamentalement erroné de voir en Weber un représentant de la tradition de la "sociologie compréhensive", qui soutiendrait, avec Dilthey, l'irréductibilité principielle des procédures argumentatives des sciences de l'esprit à celles des sciences de la nature »

Catherine Colliot-Thélène (1998), *Des usages de Max Weber*, **La Pensée**, n° 314, Avril-Mai-Juin (p. 7)

« Comme les autres hommes, les scientifiques se laissent guider dans leur travail, dans une certaine mesure, par des désirs et des penchants personnels. Ils sont assez souvent influencés par les intérêts de groupes auxquels ils appartiennent. Ils peuvent avoir en vue une promotion dans leur carrière, ils peuvent espérer que les résultats de leurs recherches s'accorderont avec des théories qu'ils ont déjà soutenues ou avec les exigences et les idéaux des groupes auxquels ils s'identifient. Mais, en tout cas, ces tendances à l'engagement jouent un rôle dans les sciences de la nature, dans l'organisation générale de la recherche, notamment dans le choix des sujets. Elles sont, le plus souvent, tenues en bride par des procédures de contrôle institutionnalisées, qui exercent une forte pression sur chaque scientifique pris individuellement et qui visent à subordonner leurs tendances subjectives à l'intérêt « pour la chose même », comme nous avons coutume de dire, donc à une conception plus distanciée de leur tâche. Dans de tels cas, les problèmes immédiats, qu'ils soient personnels ou sociaux, fournissent l'impulsion requise pour l'examen de problèmes d'un autre type, proprement scientifiques, et détachés de toute relation directe à des personnes ou à des groupes

déterminés. Les premiers, plus étroitement liés à l'époque, ne fournissent que la force motrice. Les seconds, à savoir les problèmes scientifiques suscités par les précédents, reçoivent leur structure et leur sens de la marche - moins liés à l'époque et autonomes dans certaines limites - du double attelage formé par les théories et les observations scientifiques élaborées par des générations de spécialistes dans tel ou tel domaine. »

Norbert Elias (1956/1983), **Engagement et distanciation**, Fayard, Coll. Pocket-Agora (pp. 12-13)

« On insiste beaucoup aujourd'hui sur l'épistémologie relativiste qui caractériserait la sociologie wébérienne : pluralisme des explications, pluralité des théories interprétatives aboutiraient à une relativisation radicale de la notion de rationalité, sachant que " ce qui est rationnel d'un de ces points de vue peut devenir irrationnel sous un autre angle ". Cette interprétation de Weber s'inscrit elle-même dans un courant complexe qui vise à la fois à critiquer la conception " substantialiste " et " essentialiste " de l'homo oeconomicus mise en valeur par l'économie néo-classique, mais en même temps, dans le cadre d'un retour marqué à l'historicisme ou aux variantes des économies institutionnalistes du début du siècle, à refuser aux sciences sociales toute capacité prédictive, toute capacité à repérer des lois, même tendancielle, au nom de la critique du rationalisme positiviste issu des Lumières »

Jean Lojkin (1998), *Max Weber et la rationalité économique*, **La Pensée**, n° 314, Avril-Mai-Juin

« On objectera, à juste titre, que l'opposition entre les deux hommes porte moins sur la partie proprement scientifique de leurs œuvres que sur les intentions et les implications philosophiques. J'en conviens sans peine (...). En profondeur, la définition wébérienne de la sociologie, issue de la philosophie idéaliste allemande et de la théorie économique et juridique de l'action, se concilie avec la définition par le social, différencié du politique et de l'économique, à la suite de la double révolution, française et industrielle. L'une et l'autre, en dépit d'un langage différent, mettent l'accent sur la socialisation de l'individu, l'une et l'autre surmontent l'opposition de l'individu et de la société, pensés à tort comme des choses extérieures l'une à l'autre. Du même coup s'esquisse la synthèse entre les deux histoires possibles de la sociologie... »

Raymond Aron (1971), **De la condition historique du sociologue**, Gallimard, (page 29)

[Comme le suggère le texte, les « deux hommes » dont il est question sont E. Durkheim et M. Weber]

« Les dominés, en effet, ne peuvent espérer s'émanciper et retourner le rapport de force en leur faveur s'ils n'ont pas la possibilité de l'emporter sur les dominants dans l'espace des raisons : celui de la connaissance du monde et de la société où la seule force est celle des analyses et des arguments. C'est ce qu'avaient compris les Lumières en nouant l'alliance de la connaissance et de la liberté. En détruisant l'espace des raisons, le relativisme dénoue cette alliance et enferme les plus faibles dans le seul espace des rapports de force où ils seront, par définition, toujours les vaincus. « Proposer, comme on le fait quelquefois, de liquider définitivement des valeurs « dépassées » comme la rationalité critique ou communicative, la vérité et l'humanité, est une façon curieuse de concevoir le progrès, puisque cela revient à supprimer, sans aucune contrepartie explicite, la dernière protection dont disposent les faibles et les plus démunis contre l'arbitraire des plus forts et des mieux armés »

Jean-Jacques Rosat (2009), *Préface*, in Paul Boghossian (2006/2009), **La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance**, Agone (p. XXV) [La citation qui termine le texte est de J. Bouveresse. Elle est extraite de son livre **Rationalité et cynisme**, Editions de Minuit, 1984 (p. 48)]

« Afin de découvrir la différence entre la vérité et l'erreur, le pragmatisme entreprend une recherche inductive de type socratique sur ce que nous disons de « vrai » ou « faux ». (...) Telle est donc, selon le pragmatisme, la signification des mots « vrai » et « faux ». « Vrai » signifie « servir les buts qui ont conduit à poser la question ». Ou, pour le dire plus précisément : lorsque, poursuivant un but quelconque, nous formons une croyance en rapport avec ce but, la croyance est « vraie » si elle sert la réalisation de celui-ci, et fautive si elle ne contribue pas à sa réalisation. »

W. James : *Pragmatism*, cité par B. Russel (1997), **Essais philosophiques**, PUF, Coll. L'interrogation philosophique (p. 140)

« Le vrai, pour le dire brièvement, est seulement ce qui est avantageux pour notre pensée, tout comme le « juste » est seulement ce qui est avantageux pour notre conduite. »

W. James : *Pragmatism*, cité par B. Russel (1997), **Essais philosophiques**, PUF, Coll. L'interrogation philosophique (p. 142)

« Tandis que la vérité d'une proposition exprime un fait, nous ne trouvons pas, dans le cas des jugements moraux, d'équivalents établissant, par rapport à une situation donnée, un état de chose. Un consensus normatif, auquel l'on parvient dans les conditions libres et inclusives de la discussion pratique, établit une norme valide (ou confirme sa validité). Les normes valides n'existent pas, si ce n'est sous le mode que définit le fait pour elles d'être intersubjectivement tenues comme étant valides. La « validité » d'une norme indique que celle-ci « mérite » d'être universellement reconnue en raison de sa capacité à lier, uniquement en vertu de raisons, la volonté de ses destinataires. »

J. Habermas : **L'éthique de la discussion et la question de la vérité**, Grasset, 2003, (pp. 77-78)

« Il existe donc des univers dans lesquels s'instaure un consensus social à propos de la vérité mais qui sont soumis à des contraintes sociales favorisant l'échange rationnel et obéissant à des mécanismes d'universalisation tels que les contrôles mutuels ; dans lesquels les lois empiriques de fonctionnement régissant les interactions impliquent la mise en œuvre de contrôles logiques ; dans lesquels les rapports de force symboliques prennent une forme, tout à fait exceptionnelle, telle que, pour une fois, il y a une force intrinsèque de l'idée vraie, qui peut puiser de la force dans la logique de la concurrence ; dans lesquels les antinomies ordinaires entre l'intérêt et la raison, la force et la vérité, etc. tendent à s'affaiblir ou à s'abolir. »

P. Bourdieu, **Science de la science et réflexivité**, Raison d'agir, 2001, (p. 162)

« Nous ne mettrions jamais les pieds sur un pont, n'utiliserions jamais de voiture, n'accepterions pas de subir une opération, ne goûterions aucun mets savoureux, si nous ne pensions que les connaissances chaque fois mises en application étaient confirmées et que les hypothèses utilisées au cours de la fabrication et de la mise en œuvre étaient vraies. Le besoin performatif de certitude pratique exclut en tout cas toute réserve de principe à l'égard de la vérité, bien que nous sachions, dès que les pratiques naïves sont suspendues, que la vérité ne peut être honorée que par la discussion et donc dans le cadre du contexte de justification chaque fois approprié. »

Jürgen Habermas, **Vérité et justification**, Gallimard, 2001, (p. 188).

« Tout ceux qui enseignent les sciences sociales, devant quelque public que ce soit, ont une responsabilité particulière dans le contexte d'essayisme lettré dans lequel nous vivons,

contexte intellectuel un peu mou dans lequel chacun peut dire ce qu'il pense, émettre une opinion parmi d'autres, aussi recevable que les autres. Il me semble que les sciences sociales, si elles se veulent vraiment des sciences, ne peuvent pas dire n'importe quoi et, il y a un certain nombre d'exigences épistémologiques qui impliquent par exemple de donner un sens précis aux mots, à ne pas rester dans le flou, à formuler des hypothèses, à les expliciter, à les confronter à la réalité et à y renoncer quand la réalité nous inflige des démentis, à la différence d'attitudes dogmatiques. S'il y a un message à faire passer, au delà des apprentissages ponctuels, c'est que sur la société, comme sur la nature, on ne peut pas dire n'importe quoi. »

Daniel Gaxie, **Le cens caché**, Seuil, 1994, (p. 53).

« L'essentiel est de bien comprendre que l'émergence n'est jamais pure. On ne peut pas procéder exclusivement par induction; il y a toujours aussi de la déduction dans la « conversation » entre les données de terrain et la sensibilité théorique de l'analyste. Le chercheur ne peut pas se limiter à accueillir ce qui émerge des données. Ne serait-ce que pour opérationnaliser l'échantillonnage théorique, il faut qu'il approche le terrain avec des éléments théoriques qui vont lui permettre de sélectionner les situations dans lesquelles il va cueillir les données jugées pertinentes. Cette relation au terrain est typiquement déductive parce qu'elle fonde sur des éléments théoriques la sélection des situations à explorer, même si ces éléments théoriques émergent du terrain.

De plus, le chercheur ne peut pas faire complètement abstraction de ses « préjugés » et de sa perspective théorique (ou de sa sensibilité théorique), c'est-à-dire de l'angle sous lequel il appréhende les phénomènes à l'étude. Il est illusoire de penser qu'on peut approcher un phénomène en étant totalement « vierge » de tout a priori. Les résultats de la recherche ne peuvent jamais être complètement construits a posteriori. D'ailleurs, les données elles-mêmes ne sont jamais exemptes d'interprétation par les acteurs eux-mêmes et le chercheur doit construire sa propre interprétation sur ces données déjà chargées conceptuellement d'un univers théorique qu'il doit prendre en compte. Cette prise en compte a nécessairement un aspect spéculatif et donc déductif. »

F. Guillemette, L'approche de la Grounded Theory ; pour innover ?, **Recherches qualitatives**, 2006, Vol. 1, (pp. 32-50)

[http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero26\(1\)/fguillemette\\_ch.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero26(1)/fguillemette_ch.pdf)

« On a beaucoup dit que les sciences sociales n'étaient pas des sciences comme les autres, que la subjectivité du chercheur ne pouvait prétendre à aucune supériorité sur la subjectivité de ceux qu'il étudiait. Le novice a aussi tendance à s'inquiéter du fait qu'en présence de l'ethnographe, les personnes étudiées ne se comporteraient pas naturellement, qu'elles ne seraient pas authentiques en quelque sorte. Cette seconde critique portée contre l'ethnographie est facile à écarter. Prendre en compte les conditions de l'expérience et plus exactement les perturbations dues à la présence d'un observateur est au fondement de la physique du XXe siècle. C'est aussi la règle de base de l'ethnographie contemporaine : l'analyse n'est aboutie que lorsqu'elle a rendu compte des réactions des enquêtés à la présence de l'enquêteur.

En revanche, la première critique s'applique à toutes les sciences sociales et non seulement à l'ethnographie, et elle est autrement plus délicate à traiter. Elle donne lieu à des débats épistémologiques qu'il n'est pas question de trancher ici (même si l'on peut renvoyer aux positions de Granger, 1995, et de Bourdieu, 2001), mais sur lesquels l'ethnographe a intérêt, pour travailler sereinement, à prendre une position claire. (...) Etudier ses semblables - expérience à laquelle ne sont pas confrontées les sciences de la matière, et un peu moins les sciences de la vie que les sciences de la société - engendre chez le savant une angoisse d'autant plus grande que ces semblables lui sont émotionnellement plus proches. D'où le

développement de multiples tactiques de mise à distance, dont les plus répandues consistent en précaution méthodologiques, protocoles, outils standardisés, machines le cas échéant. (...) Le mot d'ordre des savants, des nains sur les épaules des géants, qui désigne la cumulativité des connaissances scientifiques, s'applique aussi aux sciences de la société qui, malgré leur spécificité (Aron, 1938), constituent le troisième étage des sciences descriptives (Weber, 1922, Colliot-Thélène, 2006) si l'on considère que le premier est occupé par les sciences de la matière et le second par les sciences du vivant. En effet, lorsqu'il est confronté, dès la préparation de son enquête et jusqu'à la publication de ses résultats, à des enquêtés qui le craignent ou l'apprécient, le fuient ou le recherchent, le manipulent ou le contestent, et vis-à-vis desquels il se sent, au fond, toujours coupable d'être là par une pure raison scientifique, l'ethnographe n'est pas seul. Il est entouré par les autres ethnographes et, au-delà, par les autres *social scientists*, sociologues, anthropologues, historiens, morts ou vivants, avec lesquels il partage, au-delà des conflits et des intérêts, une même croyance dans la possibilité et la rigueur spécifique des sciences de la société, une même conviction de faire œuvre collective, une même certitude que le monde où nous vivons ne peut rester ou redevenir vivable que si son intelligibilité croît. »

Florence Weber, **Manuel de l'ethnographe**, PUF, Coll. Quadrige, (pp. 5-7)

« Le sociologue cherche donc à comprendre la société en suivant une discipline scientifique : ce qu'il découvre et note sur les phénomènes sociaux qu'il étudie se situe dans un cadre de référence assez rigoureusement défini. Un des traits de ce cadre est que les opérations s'y déroulent selon certaines règles. Comme scientifique, le sociologue s'efforce d'être objectif, de contrôler ses préférences et ses préjugés personnels, de percevoir clairement plutôt que de juger normativement. Bien entendu, cette contrainte ne touche pas son existence entière, mais se limite à ce qu'il fait en tant que sociologue. Il ne prétend pas non plus que son cadre de référence soit le seul qui permette de considérer la société. D'ailleurs, très peu de savants, toutes disciplines confondues prétendraient aujourd'hui que le seul regard digne d'être porté sur le monde soit le regard scientifique. Le botaniste qui observe une jonquille n'a aucune raison de disputer au poète le droit de voir le même objet de manière très différente. Il existe des jeux de toutes sortes. Il ne s'agit pas de nier la validité de ceux des autres mais d'être clair sur les règles de son propre jeu. Pour son jeu, donc, le sociologue pratique des règles scientifiques. Il doit aussi avoir clairement à l'esprit ce que signifient ces règles, c'est-à-dire se préoccuper de méthodologie. La méthodologie n'est pas son but : son but, redisons-le, est d'essayer de comprendre la société. La méthodologie est une aide pour atteindre ce but. Pour comprendre la société, ou le segment qu'il est en train d'en étudier, il a recours à différents moyens. Les techniques statistiques, qui sont très utiles pour répondre à certaines questions, en font partie mais ne constituent pas la sociologie. En tant que scientifique, le sociologue doit s'attacher au sens précis des mots qu'il emploie, et donc employer une terminologie précise : non pas qu'il lui faille inventer une nouvelle langue à lui, mais il ne peut utiliser naïvement le langage courant. En fin de compte, l'intérêt du sociologue est essentiellement théorique. Il s'agit de comprendre pour comprendre, sans viser d'autre but. Il peut être conscient, voire inquiet, des possibilités d'application concrètes ou des conséquences de ses découvertes, mais alors il sort du cadre de référence sociologique comme tel et entre dans le domaine des valeurs, des croyances et des idées, qu'il partage avec tous ceux qui ne sont pas sociologues. »

P. L. Berger (1963/2006), **Invitation à la sociologie**, La Découverte, Coll. Grands Repères (pp. 50-51)

« Dans ses voyages dans le monde des humains, le sociologue rencontrera fatalement d'autres voyeurs professionnels. Ces derniers en auront parfois un peu d'humeur, trouvent

qu'il braconne sur leurs chasses gardées. Il rencontrera ici l'économiste, là le politologue, ailleurs le psychologue ou l'ethnologue. Mais les questions qui l'avaient amené au même endroit sont probablement différentes de celles qui poussent ces autres maraudeurs. Les questions du sociologue sont presque toujours les mêmes : « Que font ces gens les uns avec les autres ? », « Quelle relations entretiennent-ils ? », « Comment ces relations s'organisent-elles en institutions ? », « Quelles sont les idées collectives qui font bouger les gens et les institutions ? ». En cherchant réponse à ces questions dans des cas particuliers, le sociologue sera amené, bien sûr, à traiter de questions économiques ou politiques, mais il le fera de manière assez différente de celles de l'économiste ou du politologue. C'est la même scène humaine qu'il contemple et que ces autres scientifiques considèrent. Mais le sociologue a un angle de vision différent. Cela compris, on voit qu'il n'y a guère de sens à essayer de délimiter pour le sociologue un territoire particulier à l'intérieur duquel il serait chez lui pour mener son travail. »

P. L. Berger (1963/2006), **Invitation à la sociologie**, La Découverte, Coll. Grands Repères (p. 53)

« Selon Popper, le vieil idéal d'une connaissance absolument certaine et démontrable n'est qu'une idole : l'exigence d'objectivité scientifique rend inévitable que tout énoncé scientifique reste nécessairement et à jamais à titre d'essai. Un énoncé peut certes être corroboré, mais toute corroboration est relative à d'autres énoncés qui sont aussi proposés à titre d'essai. On peut donc dire d'une hypothèse ou d'une théorie qu'elle est corroborée, mais non qu'elle est vraie, ni même probable. »

R. Nadeau (1999), **Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie**, PUF, (p. 121).

« De façon générale, on peut dire que si les sciences idiographiques cherchent à comprendre l'unique et le non-récurrent, les sciences nomothétiques cherchent pour leur part à établir des lois générales et abstraites pour des processus, phénomènes ou événements susceptibles de se reproduire un nombre indéterminé de fois. Comme le remarque Nagel, deux erreurs grossières guettent cependant ceux qui entendent s'attacher à cette distinction entre sciences nomothétiques et sciences idiographiques : la première consiste à croire que les énoncés singuliers ne jouent aucun rôle dans les sciences nomothétiques, non plus que les énoncés généraux et universels dans les sciences idiographiques ; la seconde erreur associe hâtivement l'ensemble des sciences de la nature aux sciences nomothétiques et l'ensemble des sciences humaines et sociales aux sciences idiographiques. »

R. Nadeau (1999), **Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie**, PUF, (p. 638).